

Detlev

5

Andy est ressorti et s'est enfoncé à pied dans la ville. Je l'ai suivi à une vingtaine de mètres dans les ruelles en désordre de quartiers de plus en plus déserts et ça devenait de plus en plus bizarre. À un moment donné, il allait forcément se rendre compte de quelque chose, faire volte-face, marcher d'un pas excédé vers moi et se mettre à m'invectiver.

— OK mec, pourquoi tu me suis ?

— Je...

— Je t'ai vu dans le bus. OK, ça c'est probablement une coïncidence ; tu étais monté avant moi. Après je t'ai vu à la poste et tu n'avais manifestement rien à poster ; tu as quitté la queue quand j'ai terminé au guichet et maintenant tu es en train de marcher à cinquante pieds derrière moi dans ce quartier désert. Tu es un touriste ; je pense que Zoé m'a dit ça. Pourquoi ne vas-tu pas passer des vacances quelque part ? Il n'y a rien à visiter ici, tu vois ? Que des bâtiments en ciment à la con.

— J'aime cette fille, Zoé. Toi, tu arrives, tu la séduis et ensuite tu la quittes. C'est pas cool. Pourquoi fais-tu ça ?

— Écoute... (en levant les yeux au ciel) Je ne sais pas pourquoi on a cette conversation, c'est complètement dingue. (souponner) C'est le sexe en vacances, tu sais ? Les gens prennent du bon temps en-

semble, ils s'envoient en l'air, ils se disent bon vent et ne se revoient plus jamais. C'est comme ça que ça fonctionne. C'est pas du Shakespeare ; on n'est pas chez les sœurs Brontë ; il n'y a pas de morts, pas de blessés.

— Pourquoi elle préfère un sale type froid comme toi ? Pourquoi les femmes tombent toujours amoureuses des pires mecs ?

— (En me regardant avec des envies de meurtre) Je ne sais pas... (soupir) Pour une raison étrange, elle doit penser que je suis plus sexy que toi. Peut-être parce que je suis un jeune et brillant journaliste d'investigation, alors que toi, tu as presque 50 ans et que tu travailles dans une misérable start-up à automatiser des chats de gouttière et à concevoir des commandes à distance pour bidet. Qui sait ? Et maintenant, va te faire mettre vraiment profond ! Tu vas voir, ça va te faire un bien fou. Et arrête de me suivre ! Hasta la vista, baby ! (En repartant encore plus furieux vers chez lui et en levant bien haut son majeur) Essaie d'avoir une vie à toi, mec !

Ce dialogue n'a pas eu lieu. J'ai eu beau le suivre de plus en plus près dans des rues toujours plus désertes avec mon sac à dos qui clignotait en disant « Hey mec, tu as vu ? Il y a un fêlé de touriste qui te suit ! », il ne m'a pas repéré. Après un quart d'heure à pied, j'étais perdu dans mes pensées quand il a obliqué d'un coup et franchi la porte d'un moche immeuble en béton blanc de trois ou quatre étages. Il faisait presque nuit. Je suis resté stupéfait et la lumière a fini par s'allumer tout en haut.

Et quoi, maintenant ? Je n'avais jamais rien eu à lui dire ni à espérer, qu'à me faire traiter de pauvre type pour gagner la légitimité de lui mettre mon poing dans la gueule et avoir un genre d'explication virile à la loyale, plus facile à mettre en place dans ces rues paumées que dans un bus brinquebalant sur une piste

pourrie d'Indonésie. Mais là, il était rentré dans son appartement. Je pouvais me pointer chez lui, ce qui serait à coup sûr perçu comme agressif et permettrait de zapper les préliminaires inutiles. Ça mettrait un peu de baume à mon orgueil, même si ça ne me rapprocherait en rien de Zoé. Au loin, un muezzin a entamé l'appel de la prière du soir.

Detlev

39

J'ai longtemps cru au monde merveilleux des algorithmes.

Après un début de scolarité plutôt laborieux – au bas mot, les dix premières années –, mon grand-père m'avait muté d'autorité en humanités techniques et j'avais eu, à partir de la quatrième secondaire, un cours d'initiation à l'informatique. J'avais d'emblée accroché à ces exercices de logique pure. Ça ressemblait au jeu d'échecs – jeu pour lequel j'éprouvais la plus grande admiration – puisqu'il s'agissait d'arriver à un résultat en faisant uniquement appel à l'intelligence rationnelle, sans esbroufe ni effets de manche. Bien sûr, aux échecs, il faut échafauder des stratagèmes, mais ceux-ci sont pour moi précisément de l'ordre de l'intelligence : personne ne gagne une partie d'échecs sans disposer à tout moment d'une compréhension globale du jeu. Néanmoins, je n'ai jamais atteint à ce jeu qu'un niveau médiocre parce que l'objectif déclaré – battre l'adversaire – m'a toujours paru assez vain et que je me sentais vite enfermé à l'intérieur de cette austère planche carrée divisée en 64 cases.

En informatique, au contraire, les possibilités paraissaient infinies : les ordinateurs ouvraient sur le monde, permettaient de résoudre n'importe quel problème, des aspects les plus triviaux de la vie courante jusqu'aux questionnements métaphysiques jaillissant

des sommets de la science et de la technologie. L'analyse-programmation était un jeu immense qui se jouait à autant de personnes qu'on le souhaitait ou qu'il était nécessaire. Au fil des années, je suis passé des serveurs et des ordinateurs de bureau aux portables et finalement aux téléphones, sans être incommodé a priori par cette miniaturisation progressive.

C'est alors qu'est arrivée l'année 2014. Cette année a marqué un tournant dans l'Histoire de l'humanité. C'est en 2014 que la société est irrévocablement devenue une vieille poule folle qui se tape la tête contre les murs pour prouver aux autres qu'elle travaille dur. Parce que c'est l'année où tout le monde est devenu esclave d'un outil inventé au départ pour faciliter la vie : le smartphone.

Cette année-là, j'ai eu un petit coup de mou aux premiers froids de l'automne et après des années de déplacements à vélo, j'ai recommencé à emprunter les transports en commun. J'ai découvert avec effarement à quel point tout le monde était devenu connecté en permanence. En fait non, c'était le contraire : les gens étaient déconnectés, déconnectés de la vie. Entre mon appartement de Schaerbeek et nos bureaux qui venaient de déménager d'Etterbeek à Uccle, dans le sud de la ville, j'avais des trajets plus longs qu'auparavant, et mon tram n'était plus qu'un alignement de visages éteints, chacun penché sur son écran et perdu dans une bulle virtuelle. Tous ces intoxiqués du smartphone, c'était un repoussoir absolu. Pour moi, une machine ne peut être qu'un domestique de son utilisateur ; l'humain doit impérativement rester aux commandes. Ces algorithmes que j'avais tant aimés avaient accouché d'un monstre, d'un monde basé sur le paradigme inverse : la passivité complète, prélude à la mort cérébrale.

Bien sûr, j'aurais pu mépriser ces moments d'aliénation sociale en écoutant Hystérie Mortifère Démoniaque ou les Sexy Brotherfuckers, en me plongeant ostensiblement dans un traité d'histoire du compost à travers les âges, ou en mettant à profit ces trajets pour entamer mes journées de travail. Sauf que les applications et les téléphones, c'était précisément notre *core business*. Ce délire collectif était l'une des choses qui ont fait que j'ai commencé à prendre mon métier en grippe.

J'aurais aussi pu faire tous ces trajets en voiture, puisque j'en avais une, mais ça, de mon point de vue, c'était pire. Ça faisait vingt ans que je possédais la même vieille Toyota, ce qui faisait rire Lustigo mais un peu jaune. Parce qu'évidemment ça allait dans le sens du cliché du *geek* qui ne se soucie guère de son apparence et n'en a même aucune conscience. C'était faux, je savais parfaitement que, pour avoir l'air d'un honnête citoyen dans ce monde de fous, il fallait au minimum changer d'automobile tous les quatre ans. Il se trouvait que je n'en voyais pas l'intérêt, vu qu'en définitive, je me déplaçais peu chez les clients – c'était le boulot de Lustigo et mon intervention prolongée à la clinique Velvosky constituait une exception à cette règle. Mais Lustigo estimait que s'afficher avec une grosse voiture neuve était une manière de clamer au monde qu'on croyait en l'avenir radieux de son entreprise et qu'on était un cador du monde des affaires capable de prendre des risques. En plus, on pouvait la passer en frais généraux, donc ça ne coûtait pas si cher et blablabla. On n'avait jamais été d'accord sur la question des bagnoles. Moi, les voitures en ville, ça m'a toujours énervé. Bruxelles est une ville perpétuellement en chantier gérée par des fous furieux, où n'importe quel changement de plaque d'égout prend 110 ans, et j'avais fini par presque toujours me déplacer à vélo ou à la rigueur en transports

en commun. Et même après le déclenchement de la pandémie de smartphonite aiguë, j'avais persévéré dans cette voie. C'est alors qu'il y a eu ce fameux mercredi matin.

Ce matin-là, je devais acheminer un ordinateur de bureau à la maternité pour faire des tests. Le tout était assez volumineux et j'avais pris mon tacot, ce qui me rendait déjà d'assez méchante humeur, ayant le sentiment depuis des mois de porter Vesta à moi tout seul. Bruxelles est embouteillée en permanence, mais là, c'était encore pire que d'habitude : un camion avait embouti la paroi d'un tunnel en direction du centre-ville et s'était immobilisé en travers, barrant toutes les bandes de circulation. On s'est mis à rouler au pas et une fois arrivés sur le rond-point Montgomery, ça ne bougeait plus. J'ai avancé d'une vingtaine de mètres en vingt minutes. Et puis mon moteur a commencé à caler. Comme un moteur qui a trop chaud, sauf qu'on arrivait en hiver, qu'il tombait un petit crachin glacé et qu'il ne devait pas y avoir plus de trois ou quatre degrés à l'extérieur. Comme je n'arrivais plus à redémarrer, un type qui voulait entrer sur le rond-point m'a dépassé par la droite. Le gars derrière moi, dans une BMW bleu marine, sorte de mafieux mal rasé avec un QI de mobylette, est devenu comme fou. Il s'est mis à klaxonner et à faire de grands gestes hystériques. Dix minutes et vingt mètres plus loin, le même scénario s'est reproduit à l'identique : caler, me faire dépasser, et le pithécanthrope qui pète une durite dans sa boîte bleue. Cette fois-ci, il y avait un peu plus de place sur ma gauche, suffisamment pour pouvoir entrouvrir ma portière mais pas assez pour accéder à mon capot.

— Quoi, quoi ? je lui ai fait en tournant du mieux que je pouvais la tête dans sa direction.

— Mais avance, fils de pute ! il m'a répondu.

J'ai calmement refermé ma portière dans un effort surhumain pour ne pas exploser.

Fils de pute, c'est vraiment l'insulte la plus con. Celle qui m'a toujours mis hors de moi, quelles que soient la personne qui la prononce et celle à qui elle est adressée.

Comme si une femme devenait méprisante parce qu'une série de types ne trouvaient rien de mieux que de la payer pour pouvoir baiser. Et comme si, en plus, ça condamnait ses enfants à porter toute leur vie les stigmates de cette situation. Les types qui traitaient les autres de fils de putes, c'était vraiment le rebut de la frange la plus abjecte de l'humanité.

Ma voiture ne voulait plus rien entendre et le type à la BMW klaxonnait toujours plus fort. J'étais presque au centre du rond-point, très loin de toute échappatoire possible ; je me voyais déjà régler les détails de mon départ à la retraite depuis cet endroit.

J'ai pris ma veste de fils de pute sur le siège passager et, après avoir rabattu mon dossier de fils de pute et la banquette arrière, j'ai réussi, en rampant à travers l'habitacle, à récupérer mon ordinateur de fils de pute dans le coffre. Je suis sorti par le toit ouvrant – un des rares aspects luxueux de cette vieille guimbarde – et j'ai atterri à l'arrière de ma voiture, face au conducteur de la BMW qui éruçait dans ma direction, le majeur au garde-à-vous. Les voitures étaient si proches les unes des autres qu'elles obstruaient tout le passage. Le fils de pute est monté sur le capot de la BMW, qui a plié sous mon poids et émis, à ma grande joie, un bruit ressemblant à celui d'une canette que l'on aplatit pour la recycler. Après quoi j'ai entrepris de m'extirper de cet enfer en marchant de capot en capot sous les jurons des autres conducteurs.

Le sentiment qui m'a saisi était comparable à ce que doit ressentir un canari libéré un beau matin de sa cage par une femme de

ménage distraite après dix ans de captivité. Adieu voiture, pleins à soixante euros et prunes sous les essuie-glaces ! Adieu garagistes qui vous facturent la moitié du moteur pour une vis cassée et forcenés qui exigent un constat d'accident quand vous effleurez leurs pare-chocs ! Enfin filer à l'anglaise au nez et à la barbe de tous ces pitoyables taulards après un dernier ballet sur leurs capots. Il s'est mis à pleuvoir de plus en plus fort. J'ai cessé de penser au toit resté grand ouvert et à toutes ces vieilles merdes qui traînaient dans mon coffre depuis des années et, sans me retourner, je me suis engouffré dans une bouche de métro.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai reçu avec toujours plus de tampons de multiples courriers officiels ayant manifestement tous un rapport avec feu ma voiture. J'ai tenu bon : je n'en ai ouvert aucun et j'ai soigneusement tout jeté dans les sacs jaunes réservés aux déchets papier, dernière forme de déférence que j'entendais conserver dans mes rapports avec les autorités.